

Nos meilleures années

La Meglio Gioventù

de Marco Tullio Giordana

Fiche technique

Italie - 2003 - 1^{ère} partie
(3h05), 2^{ème} partie (3h05)

Réalisateur :
Marco Tullio Giordana

Scénario :
Sandro Petraglia
Stefano Rulli

Image :
Roberto Forza



Interprètes :
Luigi Lo Cascio
(Nicola)
Alessio Boni
(Matteo)
Sonia Bergamasco
(Giulia)
Fabrizio Gifuni
(Carlo)
Maya Sansa
(Mirella)

Résumé

Fin des années 60, en Italie. Deux frères d'une famille de la moyenne bourgeoisie, Nicola et Matteo, passent leurs examens. Ils sont promis l'un et l'autre à de belles carrières. Ils ont toujours partagé les mêmes rêves, les mêmes lectures, les mêmes amitiés, jusqu'au jour où la rencontre avec une jeune fille, Giorgia, souffrant de troubles psychiques, détermine la voie de chacun : Nicola décide de devenir psychiatre tandis que Matteo abandonne ses études pour entrer dans la police. Leur génération va se trouver mêlée aux événements qui vont marquer l'histoire de l'Italie contemporaine. Nicola et Matteo vont essayer, à leur façon, de ne pas accepter le monde tel qu'il est.

L'avis de la presse

Monsieur Cinéma - Philippe Descottes
Si cela vous est possible, courez vite voir ce film de plus de six heures en salles, avant son saucissonnage télé et les pubs pour un café Lavani ou des nouilles Panzaza.

Aden - Philippe Piazza
Vous allez en redemander ! (...)il ne manque pas un rebondissement à cette saga. Mais le plus réussi, c'est que chaque personnage y garde ses secrets, comme dans la vie, et, malgré le désenchantement, ses espoirs aussi. Et dans ce flot romanesque, certaines séquences sont de purs moments de bonheur cinématographique. Une seule chose nous déçoit : il n'y a pas (encore) de troisième partie !

L'Express - Jean-Pierre Dufreigne
Ce pourrait être un téléfilm (six heures mais en deux époques) et c'est un grand film.

L E F R A N C E

Le Figaro - Marie-Noëlle Tranchant

Le réalisateur réussit un superbe portrait de la génération d'après-guerre, encore nourrie des valeurs traditionnelles (cette belle présence de la mère), tout en respirant largement l'air du temps, avec ses énergies généreuses et ses dérives dangereuses. Du très bon romanesque.

Les Echos - Isabelle Danel

On se souvient, on rit, on pleure (énormément dans la seconde moitié, préparez vos mouchoirs !) et l'on aime furieusement ces personnages, incarnés par des comédiens tous excellents. D'illusions en rêves, de choix personnels en responsabilité collective, l'histoire, qu'on soit de cette génération ou d'une autre, est la nôtre.

Première - Olivier de Bruyn

Et cette histoire de temps qui passe et de douleurs réveille en nous des sentiments qui n'attendaient que ça.

Studio - Thomas Baurez

Une saga familiale bouleversante dans l'Italie contemporaine. (...) A découvrir absolument.

Ciné Live - Véronique le Bris

Une fresque italienne repeinte par deux frères ennemis et par la grâce du talent partagé d'un réalisateur, de ses scénaristes et de ses acteurs.

Les Inrockuptibles - Serge Kaganski

Un film forcément attachant : le sujet est passionnant, l'effet feuilleton, avec sa durée romanesque et sa longueur en bouche, joue pleinement, les acteurs sont tous intéressants, (...) un peu écrit, mais quel beau pays !

Chronic'art - Vincent Malausa

Un produit démagogique lisse et frelaté, donc, d'où ressort surtout un oubli historique en forme d'acte manqué : l'histoire italienne des 30 dernières années se résume aussi -et surtout- au lent engoulement d'une formidable cinématogra-

phie par la télévision privée.

www.allocine.fr

Critique

Le tourbillon de la vie et le vent de l'Histoire, quelques mariages et autant d'enterrements : les grandes sagas familiales suivent toujours ce genre de partition, et **Nos meilleures années** ne fait pas exception. Produite par la télévision italienne, cette fresque romanesque de six heures sort au cinéma en deux parties, comme le fameux **1900**, de Bertolucci, en 1976. On y suivait les quarante premières années du siècle en Italie, ici ce sont les quarante dernières, racontées avec moins de lyrisme et avec des moyens plus limités. Mais le style sobre de Marco Tullio Giordana, déjà remarqué avec **Les Cent Pas**, est un antidote à la fadeur des réalisations télé. La vision qu'il offre de son pays ne cède pas non plus au positivisme naïf qu'a tendance à flatter le petit écran. La RAI de Berlusconi n'a d'ailleurs pas (encore) diffusé **Nos meilleures années**.

Au début des années 60, les frères Carati entrent d'un même élan dans le bel âge : ils ont 20 ans, la vie est légère, comme une virée en Vespa. Séduire les filles, réussir leurs études, tout est à la portée de Nicola et de Matteo. Pourtant, rien n'est tracé. Nicola s'est ouvert au monde et continue sur sa lancée : il voyage, termine ses études de médecine, devient un partisan de l'antipsychiatrie, rencontre la belle Giulia, qui milite aussi pour la liberté et le renouveau, mais du côté politique. Matteo, lui, se ferme au monde : il abandonne ses études, entre dans l'armée, exécute les ordres, refuse de se laisser aimer par la jolie Mirella, s'enferme dans la solitude. Ces deux trajectoires recourent le mouvement d'ensemble de tous les personnages. (...)

A travers chaque parcours individuel, c'est aussi l'Italie qui se raconte, de manière non moins contrastée. Le pays

qui défriche l'avenir (comme l'illustrent les avancées de la psychiatrie) est aussi celui qui refusera toujours la transparence, comme s'en plaint un ami de Nicola, et qui lègue à ses enfants la loi du silence, notamment face à la Mafia. Ce décryptage assez subtil de la société italienne est surtout sensible dans la première partie du film où les personnages sont acteurs de l'histoire collective. Dans la seconde, meurtris par ces engagements ou simplement par le temps qui passe, ils se réfugient dans la sphère familiale, comme la mère de Nicola et de Matteo. Mais c'est dans cette partie que Marco Tullio Giordana, d'un tempérament plutôt retenu, donne le meilleur en se risquant à l'émotion. Au fond, les sagas familiales, c'est surtout pour cela qu'on les aime : une ronde de sentiments qui se poursuivent à travers les générations. **Nos meilleures années** donne de l'ampleur à cet esprit feuilletonnesque, en dépit d'une fin qui tombe paradoxalement un peu vite.

Frédéric Strauss

Télérama n° 2791 - 12 juillet 2003

Le générique égrène des clichés sépia évoquant les vingt ans qui ont suivi la libération de l'Italie, les *Animals* chantent *House of the Rising Sun*. **Nos meilleures années** vient de commencer. (...)

Ce film, que l'on nous présente sous la forme de deux parties de trois heures, le cinéaste l'a tourné en quatre épisodes, destinés à la télévision. La plupart du temps cette destinée manifeste suffit à disqualifier un film. Ici, il se produit un phénomène étrange.

Nos meilleures années, sans dissimuler sa parenté avec le petit écran, parvient à utiliser les outils de la fiction télévisée en épisodes pour en faire les instruments d'une intensité dramatique, d'une émotion tout à fait dignes du grand cinéma.

Matteo et Nicola, donc. Le premier est un garçon sensible et irritable. Le second

est plus grégaire, il vit sa vie de jeune Romain en compagnie de quelques copains, petits bourgeois sûrs de leur réussite économique, comme lui.

En cet été 1966, frères et amis doivent partir pour le cap Nord, après leurs examens. Mais Matteo a été embauché comme aide-soignant dans un hôpital psychiatrique où il a fait la connaissance de Georgia, une jeune psychotique abandonnée par les siens. Révolté par le traitement que l'institution lui inflige, il la fait évader et, en compagnie de son frère, tente de lui trouver un asile.

On croit discerner, dans ces séquences d'exposition, la trame de ce qui va suivre. Matteo le révolté, Nicola le suiviste, Georgia la demoiselle en détresse qu'ils aiment également. Mais le scénario se joue élégamment des attentes du spectateur. Sans les prendre à contre-pied systématiquement, il les déçoit parfois, les dépasse souvent. A l'arrivée, ne serait-ce que de ce premier épisode, rien ne s'est passé comme prévu. Pour ne pas tout dévoiler, on se contentera de révéler l'engagement de Matteo dans la police.

Tout comme le scénario manie respectueusement (de façon à ne jamais laisser le spectateur sur le bord de la route) les conventions romanesques, la mise en scène passe élégamment de la petite à la grande forme. Ce premier épisode culmine par une évocation des inondations de Florence, en 1966, catastrophe naturelle qui suscita une mobilisation de toute la jeunesse italienne.

Marco Tullio Giordano en fait une espèce de Woodstock avant l'heure, un point de départ pour chacun des personnages : Matteo avance lentement sur un chemin de croix qu'il s'est lui-même tracé pendant que Nicola devient psychiatre (et l'on sait alors que son chemin croisera à nouveau celui de Georgia) tout en se liant avec une militante révolutionnaire, Giulia.

Le récit avance par bonds, ne craignant pas l'ellipse. Le piège aurait été bien sûr de vouloir illustrer consciencieusement chaque épisode de l'histoire italienne de

ces quarante dernières années. Mais le film choisit ses sujets : un frère policier, l'autre psychiatre. Le passage du mai rampant aux années de plomb pour Matteo, la lutte contre l'institution asilaire et la revendication du bonheur individuel pour tous - y compris les malades - pour Nicola. On verra aussi, au fil des heures, la Sicile sous la coupe de la mafia et l'atomisation du mouvement ouvrier, on entrevera l'avènement de l'imbécillité télévisuelle et la tentative de prise de pouvoir des juges.

Au début de la seconde partie, cet entrelacs d'histoires, de trajectoires individuelles culmine avec la narration détaillée et éclatée d'un réveillon, à Rome, en 1983. C'est là que se situe le point culminant de **Nos meilleures années**, un paroxysme mélodramatique qui pourtant ne s'éloigne jamais d'une double vérité, celle des personnages, telle que l'ont défendue des acteurs d'un engagement rare, celle de l'histoire italienne qu'a retracée Tullio Giordano, avec un sens aigu du temps qui passe, parfois horriblement lent, comme en cette nuit de réveillon, parfois si vite, comme lorsqu'il faut passer pudiquement sur les années les plus récentes.

C'est le temps des vacances, pour beaucoup le seul moment de l'année où l'on peut passer six heures de son temps au cinéma. **Nos meilleures années** le mérite largement.

Thomas Sotinel

Le Monde - 11 Juin 2003

Propos du réalisateur

Angelo Barbagallo m'a proposé de diriger **La meglio gioventù (Nos Meilleures Années)** il y a environ deux ans. J'avais déjà travaillé avec Sandro Petraglia et Stefano Rulli pour le scénario de **Pasolini, mort d'un poète** et je savais qu'il s'agissait d'un projet intéressant. Dès les premières pages, je fus conquis. J'ai toujours considéré ce travail comme

un seul corpus, un seul film ; la division en épisodes pour la télévision, je la considère comme purement accidentelle. Dans le même temps, cette scansion permet une durée que le cinéma ne peut pas offrir : six heures, un temps infini, de roman, qui permet de suivre de nombreux personnages et des histoires parallèles, qui permet de dilater ce que dans un film on est obligé d'escamoter, de synthétiser. En outre nous travaillions pour le compte de la RAI, la télévision publique italienne, qui voulait raconter une période importante de notre histoire et de notre pays, un effort qu'on ne pouvait pas ne pas encourager. On nous demandait de ne pas travailler sur des stéréotypes, mais au contraire de développer un point de vue original, aux antipodes des conventions des séries ; c'était l'un des rares cas où l'on pouvait vraiment faire du "service public". Les conditions étaient particulièrement favorables : une production importante (garantie par le sérieux d'un producteur comme Angelo Barbagallo) et une liberté totale dans le choix du casting et des collaborateurs.

Le cinéma italien a souvent raconté des sagas familiales, il suffit pour cela de songer à **La terre tremble** ou à **Rocco et ses frères** et au **Crépuscule des Dieux** de Luchino Visconti, à **Les poings dans les poches** de Marco Bellocchio et à **La Famille** d'Ettore Scola. Plus récemment, Gianni Amelio a exploré dans **Mon frère (Così ridevano)** le thème de la famille, et même **Les Cent Pas** traite à sa manière du thème du conflit au sein d'une famille et du rapport amour/haine qui tourmente ses membres. Dans **Nos Meilleures Années**, il y a une scène – celle où Matteo revient dans sa famille la nuit du jour de l'an – qui reprend quasiment une scène analogue où l'on voyait Simone (Renato Salvatori) revenir chez lui dans **Rocco et ses frères**. Quand j'étais jeune, j'aimais énormément les films de Visconti. J'étais un peu à contre-courant : dans les années 1970, mes amis cinéphiles ne me considéraient pas très

orthodoxe. Le modèle était Rossellini, tandis que Visconti était vu comme une vieillie encombrante. À vrai dire, je les aimais tous les deux, je n'ai jamais compris ces factions. Ce qui est bien avec le cinéma, c'est qu'il permet de voir et d'aimer des choses très différentes, voire antithétiques : le cinéma n'a pas de règles – dit Godard – c'est pour ça que les gens l'aiment encore ! Donc, Visconti, mais aussi Rossellini. Dans **Nos Meilleures Années**, il y a un écho des deux. Évidemment, le film est très différent de ces modèles, cela ne pourrait pas être autrement. Mais, un peu comme les peintres de la trans-avant-garde (Chia, Clemente, Cucchi) ont essayé de réinventer un rapport avec la peinture classique, il y a un sentiment – indirect peut-être, voire même simplement virtuel – qui rappelle ces films-là.

Depuis quelques années, je me rends compte que je m'identifie avec tous les personnages d'un film. Autrefois, j'épousais naturellement un point de vue, je prenais partie, j'avais des préférences. Maintenant, je me rends compte que je ne résiste pas au charme de personnages complètement différents de moi, même les plus lointains. Évidemment, il y en a que j'aime davantage, d'autres que j'aime moins (non pas les personnages du film, mais le caractère qu'ils représentent), mais je reste néanmoins fasciné par leur diversité. (...)

Le langage sert pour communiquer, mais aussi pour cacher, c'est la première forme d'aliénation. Dans chaque relation, il y a une part de non dit, de refoulement, les mots sonnant surtout comme des intentions. Cela est d'autant plus vrai dans les relations familiales, qui sont investies du plus grand affect mais aussi des plus grands conflits et de la plus grande agressivité dissimulée. Je ne veux pas faire ici un discours psychanalytique, mais plutôt phénoménologique. En tant que réalisateur, je suis conduit à m'occuper davantage du comment que du pourquoi. Le pourquoi est peut-être plus important pour les acteurs, qui doi-

vent se forger une motivation. Un réalisateur s'occupe plutôt de reproduire aussi précisément que possible la manière dont les personnes échangent des signaux ou les répriment. Dans une famille, ces fonctionnements s'exaspèrent ; dans toutes les relations familiales il y a quelque chose d'intime, d'embarrassant, de honteux. On se protège des membres de sa famille – des parents, des frères, des enfants – parce qu'on sait que cet amour doit se donner des limites, des censures. Il doit même se rendre impraticable, puisqu'il est lié au tabou sur lequel se fondent – pour des raisons essentiellement patrimoniales – toutes les civilisations modernes : l'inceste. La famille est donc le lieu des amours impossibles, parmi ses membres flotte clairement le refoulement de l'éros. C'est pour cela que les sentiments en jeu sont si violents, excessifs, fatals. (...)

Propos recueillis par Lorenzo Codelli
<http://www.ocean-films.com>

Le réalisateur

Marco Tullio Giordana a réalisé son premier film **Maudits je vous aimerai** en 1980. En 1981, il a réalisé **La Caduta degli Angeli Ribelli**, en 1982 la vidéo **Young Person's Guide to the Orchestra**, inspirée de la partition de Benjamin Britten ; en 1983, il tourne pour la télévision **Notti e nebbie**, tiré du roman du même nom de Carlo Castellaneta, et en 1988, **Appuntamento a Liverpool**. En 1991, il tourne **La neve sul fuoco**, un épisode du film **Le dimanche de préférence** (les autres épisodes sont de Giuseppe Bertolucci, Giuseppe Tornatore, Francesco Barilli). En 1994, il participe au film collectif **L'Unico Paese al Mondo** (autres auteurs : Francesca Archibugi, Antonio Capuano, Daniele Luchetti, Mario Martone, Nanni Moretti, Marco Risi, Stefano Rulli). En 1995, il réalise **Pasolini, mort d'un poète**. En 1996, il

produit et réalise pour la RAI et l'UNICEF le film **Scarpette bianche** (avec Gianni Amelio, Marco Risi, Alessandro D'Alatri et Mario Martone) ; en 1997 il réalise le film de montage **La rovina della patria** et en 2000 **Les Cent Pas**.

En 1990 il a mis en scène au Teatro Verdi de Trieste *L'elisir d'amore* de Gaetano Donizetti et en 1997 le spectacle *Morte di Galeazzo Ciano*, d'Enzo Siciliano, pour le Teatro Carignano de Turin.

Il a publié le roman *Vita segreta del signore delle macchine* (1990) et l'essai *Pasolini, mort d'un poète* (1994).

<http://www.ocean-films.com>

Filmographie

Télévision
Notti e nebbie 1983
Scarpette bianche 1996

Longs métrages
Maudits je vous aimerai 1980
La Caduta degli Angeli Ribelli 1981
Appuntamento a Liverpool 1988
La neve sul fuoco 1991

un épisode du film **Le dimanche de préférence**
L'Unico Paese al Mondo 1994
film collectif
Pasolini, mort d'un poète 1995
La rovina della patria 1997
Les Cent Pas 2000
Nos meilleures années 2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°509/510
Cahiers du cinéma n°581
Fiches du cinéma n°1708 (...)

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com